



UN NOËL  
*Inattendu*



*Alessia Dan & Paula Stefan.*

# Un Noël inattendu

Alessia Dan & Paula Stefan



# I

Sherman regardait son maître d'un œil inquisiteur. C'était un énorme persan blanc qui, étalé sur le canapé, semblait somnoler à demi. Cela faisait sept ans qu'il avait emménagé chez Flavien, et ma foi, trouvait la pension plutôt acceptable. Son seul problème pour l'heure, était l'agitation fébrile de son colocataire. Flavien venait de se faire plaquer par Léo, le mec avec qui il vivait depuis trois ans. Entre nous songeait Sherman, ce n'était pas si catastrophique que ça, Léo était un casse-pied chronique. Fantasque, capricieux, ne tenant pas en place une seconde, et qui le prenait souvent pour la carpe des lieux. Un retour au calme dans cette maison ne serait pas du luxe. Donc, depuis ce nouveau célibat inattendu et déstabilisant, Flavien tentait par tous les moyens de tromper sa nouvelle solitude. Après avoir récuré la maison du sol au grenier ; enfin, n'exagérons rien, disons les deux pièces cuisine/salle de bain qu'ils habitaient, l'humain avait décidé de débarrasser les décorations de Noël. La fin de l'année, avec son déchaînement de mignardises colorées et chamarrées, aux airs douceâtres et aux bons sentiments, arrivait à grands pas. C'était sans doute pour ces êtres à deux pattes une façon de regarder l'horizon avec plus de sérénité, se disait Sherman, philosophe à ses heures comme tous ses congénères. Flavien, après avoir bien étalé ses possessions sur la table d'une manière, disons-le,

assez bordélique, laissa subitement tout en plan, enfila sa parka et, sur un dernier tour d'horizon, décida de sortir.

Dès la porte refermée, Sherman sortit de sa fausse indolence et se précipita sur la table. À son tour de faire l'inventaire !

\*\*\*

Le début de soirée était glacial. Un petit air piquant rougissait les joues un peu trop creuses de Flavien, gerçait ses lèvres fines, et agitait la mèche brune qui tombait sur son front strié par une petite ride encore fine, mais que l'âge se chargerait bientôt de creuser. Ses yeux marron, où dansaient des étincelles de vert, se protégeaient derrière ses lunettes d'intello. Sa dégaine de grand garçon maigrichon et dégingandé lui donnait une allure d'étudiant, alors qu'à trente ans passés, il tenait une boutique d'informatique dans laquelle il avait investi avec son meilleur ami cinq ans plus tôt.

À dix-huit heures, la nuit tombait déjà et il arpentait toujours les rues humides de Lyon à la recherche d'un sapin. Non pas qu'il ait spécialement envie de fêter Noël cette année, mais il fallait bien continuer à vivre. Il refusait de renoncer à cette tradition parce que ce con l'avait laissé tomber. C'était sa manière à lui de lutter. Dire que, dans une semaine, il aurait dû se trouver dans un chalet de montagne devant un feu de cheminée, avec un beau sapin, dégustant une raclette en compagnie de son amant avant de regarder un vieux film de Noël, blotti dans le canapé ! Au lieu de ça, son unique perspective, désormais, était un tête-à-tête avec Sherman.

Alors que Flavien passait devant les vitrines chamarrées des boutiques, la conversation qu'ils avaient eue tournait en boucle dans son esprit.

Léo et lui étaient depuis si longtemps ensemble qu'il n'avait rien vu venir. Et puis hier, en rentrant du boulot, il l'avait trouvé là, à l'attendre, assis bien droit, comme en visite, les épaules calées contre le dossier du canapé, l'air sérieux. C'était justement ça qui ne collait pas ! Léo n'était jamais sérieux.

— Tu as enterré quelqu'un ? lui avait-il demandé, un brin ironique.

— Je n'ai pas envie de plaisanter.

— Moi non plus, mais tu ne m'as pas habitué à ce genre d'accueil.

— Il faut que je te parle, c'est important.

— Je t'écoute, avait répondu Flavien en s'asseyant sur le fauteuil qui lui faisait face.

— J'ai rencontré quelqu'un.

— Quand ?

Il avait alors accusé le coup sans broncher. Peut-être par orgueil.

— Il y a quelques semaines.

— Quelques semaines ? Et c'est maintenant que tu me le dis ? Mais enfin, nos vacances, pourquoi les avoir préparées si tu comptais te barrer ? Tu l'avais déjà rencontré ce type ?

— Oui, je ne savais pas si c'était sérieux ou pas... Je n'avais aucune raison de changer nos projets.

— Tu ménageais la chèvre et le chou, si je comprends bien ? avait-il finalement laissé tomber avec humeur.

— Ne le prend pas comme ça, voyons ! On fait une rencontre sans importance, puis avec le temps, elle prend de plus en plus de place, et pour

finir, on se rend contre qu'elle a dévoré les sentiments que vous aviez pour quelqu'un d'autre... On ne décide pas, c'est comme ça, c'est tout !

D'un geste las, Flavien avait fait glisser sa main sur son visage, essuyant au passage les larmes qui tentaient de fuir malgré ses efforts.

— Fous le camp ! S'il te plaît, fous le camp... Va chez lui, à l'hôtel, sous les ponts, si tu veux, mais fous le camp !

— Écoute...

— Non, je ne suis pas quelqu'un de borné. Tu aimes ailleurs, c'est OK, mais je n'ai pas besoin de ta pitié, de ta compassion ou Dieu sait quoi d'autre... C'est fini, c'est bon, j'ai compris. Je veux simplement rester seul.

Léo avait sorti sa valise, glissé le maximum d'affaires à l'intérieur et s'en était allé vers ses nouvelles amours disant simplement qu'il viendrait chercher le reste à son retour. Alors la nuit était descendue pudiquement sur le chagrin de Flavien avec pour seul témoin Sherman qui, au bout d'un moment, avait sauté sur les genoux de son maître, histoire de le consoler, et soyons honnête, lui rappeler insidieusement qu'il ne vivait pas seul et que le repas se faisait attendre. La nuit avait été difficile, mais heureusement, entre les larmes, il y avait eu de longues plages de sommeil. Le réveil avait été maussade, mais la nuit semblait avoir lavé le plus gros de la douleur. Sans être vraiment d'une humeur folichonne, Flavien avait tout de même un peu recouvré le goût de vivre. Néanmoins, il avait téléphoné à Gwen afin de l'informer de son absence au travail ce jour-là. Il avait fait le ménage, à savoir qu'il avait mis dans un grand carton toutes les affaires de son ex et virer le tout sur le balcon.

Donc, pour l'heure, il déambulait dans la froidure vespérale, et sur le retour, décida finalement d'entrer chez un fleuriste qui offrait une variété de sapins de toutes tailles, les uns un peu plus feuillus que les autres. Il se

décida pour un arbre d'un mètre cinquante, inutile de faire de grands frais. D'ailleurs, pourquoi un sapin ? Pour qui ? Il faillit y renoncer, mais se refusa à céder au marasme de sa nouvelle solitude. S'il baissait les bras, il risquait de s'y noyer et ça, ce n'était pas dans ses habitudes. Il s'accordait une petite semaine de déprime, pas davantage. Léo n'en valait pas la peine. Il acheta donc son sapin, le régla avec une lueur de défi dans le regard, puis le traîna laborieusement jusque chez lui. Avec acharnement. Sous le regard amusé des passants qui l'entendait maugréer après le végétal, Léo, et la vie en général.

Il tentait de rentrer le roi de la pinède par la porte d'entrée lorsque son portable l'interpella au son de One Winged Angel.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Ramène tes fesses, tu t'es assez prélassé, la boutique est pleine et je vais craquer.

— Mais je ne peux pas !

— Force-toi ou je change d'associé ! Je te donne cinq minutes.

Flavien monta le sapin jusqu'à sa porte puis redescendit, priant pour le retrouver à son retour. Gwen n'avait pas menti, la boutique était bondée. À croire que tout le monde à l'instant présent avait besoin d'un téléphone, d'une tablette ou d'un notebook. Sans compter les accessoires de dernières minutes. Dans le fond, près des iPad, il avisa un jeune homme qui, plusieurs fois déjà, avait essayé d'attirer son attention. Blond, les cheveux bouclés, il avait le visage d'un bébé joufflu rose et dodu, un regard bleu et un sourire angélique, mais était affublé d'une maladresse à faire pâlir d'envie un éléphant. Il avait déjà renversé deux étals et une télé avait failli subir le même sort. Flavien tendit à une jeune femme son nouveau portable, la

remercia pour son achat puis se précipita vers monsieur catastrophe avant que la boutique ne finisse zone sinistrée.

— Je peux vous aider ?

— Je cherche une tablette ou un ordinateur, je ne sais pas vraiment.

— Une marque précise ? C'est pour quelle utilisation ?

— Je n'y connais rien ! En fait, c'est mon patron, il veut que je me mette à l'informatique... Mais je n'y comprends rien ! Je déteste la technologie. Je suis contre.

*Il existait réellement encore des personnes de cet âge qui refusait la technologie ? Mais il sortait d'où celui-là ?! Encore le genre de mec à pisser dans des toilettes sèches, sûrement ! Ou un crétin congénital. Et comme il était en période de chance, il héritait de l'attardé du quartier !*

— Changez de métier... rétorqua-t-il, ironique.

Il devait bien y avoir des chèvres à garder quelque part.

— Je ne peux pas, le patron, c'est mon père.

— Eh alors ? Il ne vous tient pas en laisse quand même !

— Il a une entreprise, il a tout informatisé et je suis son seul héritier... Enfin, pour la boîte, les autres n'en veulent pas.

— Je vois... Le mieux alors, c'est un PC pour débiter.

— Ça me fait peur.

Flavien était partagé entre l'agacement, le rire et la pitié. Son premier mouvement fut de le coller à Gwen, mais ce dernier était débordé du côté de la caisse. Et là, Flavien fit quelque chose de particulièrement idiot qu'il ne s'expliquerait pas avant un moment. Sa langue s'agita plus vite que son

cerveau, chose extrêmement rare chez lui, et il s'entendit proférer une énormité.

— Écoutez, j'ai quelques moments de libres, je peux vous donner quelques cours. Venez demain à treize heures, c'est fermé, j'aurais un peu de temps à vous accorder. En attendant, je vous conseille celui-ci, dit-il en lui montrant ce qu'il avait de plus performant dans la gamme basique. Ce serait bien suffisant pour un début.

— On travaillera là-dessus, et ensuite, vous déciderez si vous le prenez ou pas.

— C'est vraiment sympa ! Merci.

— N'ébruitez pas quand même, je le fais pour vous uniquement.

Le jeune homme se fondit en mille remerciements puis se faufila vers la sortie, sans rien renverser.

— Tu ne lui as rien vendu ?!

Flavien sursauta sous l'attaque sournoise de Gwen.

— Il était paumé, qu'est-ce que tu voulais que je lui refile ?

— C'est une boutique ici, pas l'armée du salut ! S'il y a un péquenot, on en profite pour lui fourguer tout ce qu'on peut !

— Mais je vais le vendre ton ordinateur, laisse-moi un peu de temps. Il doit revenir.

— Si tu le dis... Ah, et ne me refais plus le coup du « je ne viens pas travailler parce que j'ai des états d'âme », je n'ai même pas trouvé une seconde pour aller pisser, si tu vois ce que je veux dire.

— Je suis désolé, je n'étais pas dans mon assiette. Léo est parti, il a rencontré quelqu'un.

— T'es bien le seul à ne pas t'en être rendu compte ! Dans quel monde tu vis, Flavien ?

— Tu étais au courant, alors ?

— Tout Lyon est au courant !

— T'exagères...

— D'accord, j'ai entendu des rumeurs, mais je ne savais pas si c'était sérieux.

— Eh bien, ça l'était. Bon, il n'y a plus personne, je me tire. Demain, je commence à treize heures.

Dix-neuf heures trente. La nuit avait fait main basse sur la ville, la recouvrant de lourds nuages d'un gris laiteux qui présageait l'arrivée d'un épisode neigeux. Avant de regagner son appartement, Flavien décida tout de même de faire un tour aux abords du Rhône. L'humidité qui montait du fleuve rendait l'atmosphère encore plus froide et embuée. Il s'arrêta saluer Franck, un sans-abri qui avait élu domicile dans le coin et refusait de se rendre dans un refuge. La dernière fois que le vieil homme avait cédé, il s'était fait piquer ses godasses et ses gants. Depuis, il préférait éviter les lieux. Flavien lui tendit le sandwich et le café chaud qu'il lui portait tous les soirs, discuta un peu, puis regagna son domicile, non sans une pointe de culpabilité devant sa chance. Un toit sur la tête, ça paraissait si basique... Devant sa porte, le sapin était toujours là, soldat fidèle au poste. Et de l'intérieur de l'appartement venaient des miaous intempestifs qui dénotaient une violente impatience.

— Voilà Sherman, la forêt vient jusqu'à toi ! Un petit bout, en tous cas... On fera le sapin demain matin.

Son bref échange avec Franck lui permettait de relativiser son malheur.





## II

Le soleil boudait encore ce matin-là. Pour mettre un peu d'ambiance, Flavien alluma la chaîne et plaça son Galaxy sur le chargeur sans fil avant de lancer sa dernière playlist : MNNQNS. Il adorait ce groupe. Au lever, rien de tel pour vous défriser l'humeur et vous balancer une pêche d'enfer. Il avala son café et son pain au lait avant de servir sa pâtée au chat, un amalgame de poissons qui puait... Mais bon, ce que chat veut... Puis entreprit de stabiliser le sapin afin de le préparer pour sa parure de fête. Il commença l'installation et, après déjeuner, abandonna son occupation pour se rendre à la boutique. Il avait promis à ce jeune homme de l'aider et comptait bien le faire, espérant le ramener un tant soit peu dans le siècle actuel. Après tout, c'était bientôt la semaine de Noël, et son récent célibat lui accordait la latitude nécessaire pour se pencher vers les autres, alors pourquoi ne pas faire cette bonne action ? Le jeune homme était là, devant la vitrine, l'air toujours aussi timide et empoté que la veille.

— Je pensais que vous m'aviez oublié.

— Mais non voyons, venez.

Flavien salua Gwen qui partait, referma la porte derrière lui, mit le panneau fermé, puis entraîna son client dans l'arrière-boutique où il le plaça devant son ordinateur qu'il installa rapidement avec la force de l'habitude,

profitant pour déjà donner quelques indications. À voir la tête du gars, seuls trente pour cent arrivaient jusqu'à son cerveau. Étrangement, Flavien trouva cela plus mignon qu'irritant.

— Asseyez-vous, c'est exactement le même que celui que je vous ai conseillé. Je suppose que pour vous c'est rébarbatif à première vue, mais, un ordi, c'est aussi une porte ouverte sur le monde. Pas uniquement une machine sans âme. On peut aller n'importe où, visiter n'importe quoi, rencontrer des gens et échanger avec eux. On peut jouer, apprendre... Ne voyez pas ça comme un outil de travail, ou un ennemi, mais plutôt comme un champ d'investigation ludique, une immense encyclopédie. Qu'est-ce que vous aimez dans la vie ?

— Lire, visiter les musées, les lieux mythiques aussi...

— Avec ça, vous avez accès à des bibliothèques, vous pouvez même visiter des sites situés à des kilomètres et imaginer que vous y êtes.

— Vraiment ?

— Oui, c'est vrai. Ce n'est pas un instrument laborieux et rébarbatif, c'est un outil de communication et une promesse à votre insatiable curiosité.

Les deux heures qui suivirent furent un peu laborieuses, mais Flavien ne vit pas le temps passer. Bruno, c'était son nom, cachait sous sa timidité une véritable curiosité intellectuelle. Ses gestes d'une douceur et d'une élégance incroyables entraient régulièrement en conflit avec sa maladresse. Les deux hommes s'amusèrent tout en progressant et passèrent sans s'en rendre compte au tutoiement. Afin de définitivement convaincre son élève, dessinateur à ses heures perdues, Flavien lui montra rapidement les possibilités graphiques de Photoshop, promettant de lui enseigner les mystères de ce logiciel un peu complexe. Il se demanda un instant s'il ne

voyait pas trop grand, mais contrairement à sa première impression, Bruno n'était pas bête du tout. Seulement un peu particulier. Un être qu'on ne rencontrait pas à tous les coins de rue. En réalité, il se surprenait déjà à l'apprécier. Au bout de deux heures, cependant, ils se séparèrent à regret. Deux clients fidèles, habitués des grosses dépenses, patientaient devant la boutique, et Flavien ne pouvait les laisser poireauter dans le froid au risque de les voir se lasser. La crise économique ne lui autorisait pas ce genre de caprices.

Flavien joua les professeurs pendant encore dix jours, y prenant un réel plaisir. Il se découvrit plus fin pédagogue qu'il ne l'avait pensé. En bon geek, il faisait en général preuve d'une patience très relative pour expliquer des choses qui lui paraissaient élémentaires. Mais avec le magasin, il avait dû apprendre à communiquer avec des mots compréhensibles même par les néophytes et à décrypter parfois leurs demandes et explications fumeuses. Jamais il n'aurait cru, il y a quelques années de cela, travailler dans une branche réclamant un grand sens de la communication. D'abord réfractaire à cette idée, il s'était laissé circonvenir par Gwen qui affirmait à cor et à cri que le projet ne tiendrait pas la route sans sa connaissance approfondie des circuits imprimés et autres composants électroniques. De plus, sa petite notoriété dans le monde des gamers avait également ramené une vraie manne pour une boutique d'informatique. Il découvrit donc en fréquentant Bruno plus assidûment que celui-ci avait tout simplement un complexe d'infériorité. Il demeurait, malgré son âge, coincé entre une sœur aînée sortant de Normale Sup et un frère ingénieur en aéronautique. Lui n'était destiné qu'à reprendre les scieries paternelles périlicantes comme s'il n'était bon à rien d'autre et ne nourrissait aucune ambition. Il était le loser de la famille qu'il fallait bien placer quelque part. Ça ne lui disait pas vraiment de gérer une entreprise sa vie durant, mais on ne lui avait jamais

demandé son avis. Il avait toujours rêvé d'intégrer une école d'art. Mais son père, jugeant ses dessins plutôt médiocres, avait refusé, alléguant qu'il perdrait son temps, et lui son argent. Il s'était retrouvé dans une école de commerce, lui qui détestait tout ce qui était gestion et comptabilité. La seule vue des chiffres lui donnait la migraine. Il avait fini par sécher la plupart de ses cours pour se réfugier avec son carton à dessin sous le bras dans des parcs ou sur les bords du Rhône. Après en avoir discuté avec Flavien, il n'avait osé lui refiler ses derniers croquis que sous la pression du jeune informaticien.

Le samedi précédent Noël, pour clore la série de leçons, Flavien invita son élève à aller dîner quelque part en ville. Ils allèrent dans un petit bouchon perdu dans la vieille ville. L'endroit était étroit, intime et chaleureux. Curieusement, Bruno semblait plus détendu.

— Tu crois que ça va aller ? C'est bizarre, je commence à aimer ça, l'informatique.

— Tu as très bien apprivoisé la bête. Je suis fier de toi.

— J'avoue que tu as été très patient avec moi, j'espère que mon père sera satisfait.

— Si quelque chose ne va pas, tu sais où me trouver.

— Il est tard et tu m'invites à dîner... Tu vis seul ?

— Je me suis fait plaquer il y a quelques jours. Mais j'ai Sherman.

— C'est qui ?

— Mon chat.

— Une chance que ta copine ne l'a pas emmené ?

— C'était un mec, il s'appelle Léo... Il a rencontré quelqu'un d'autre et a mis les voiles après trois ans de vie commune.

— Oh... Tu es gay ? murmura Bruno, un peu surpris.

— Ça t'ennuie ? Tu n'as rien à craindre, tu sais. Je n'ai pas l'habitude de coincer les mecs dans les portes cochères.

— Je m'en doute... Quoique, dans l'absolu, ça ne me gênerait pas vraiment, dit-il en souriant.

— C'est pas vrai !

— En fait, je n'en suis pas certain, mais les filles ne m'attirent pas des masses. Et puis, au bout d'une heure, elles s'ennuient et me jettent. Gentiment, mais sûrement. Mes expériences en matière amoureuse sont assez sporadiques.

— Et tu es déjà sorti avec un mec ?

— Je ne crois pas que mon père approuve. Déjà qu'il me prend pour un minus !

Flavien observa Bruno attentivement. Quel âge pouvait-il avoir ? Vingt-cinq ? Vingt-six ? Il n'était pas idiot ni taré contrairement à ce qu'il avait pensé de lui lors de leur première rencontre... Alors quoi, qu'est-ce qui clochait avec ce type ?

— Tu as quel âge, Bruno ?

— Vingt-sept ans.

— Tu ne penses pas qu'il est temps de t'émanciper du carcan paternel ?

— Je sais, le problème, je crois, c'est que je suis un peu fainéant. Je n'ai pas envie d'affronter les autres ; et mon père encore moins !

— C'est un tyran ?

— Même pas... Je crois simplement qu'il me méprise de ne pas être à la hauteur de ma sœur et de mon frère.

— Peut-être que c'est toi qui te sous-estimes et qui incites les autres à te sous-estimer aussi. Il faut que tu réagisses, sans ça tu passeras à côté de ta vie. Et si on sortait ce soir ? Danse et alcool toute la nuit ! Puis à l'aube, on s'achètera des croissants tout chauds sortis du four et on ira prendre le petit-déjeuner chez moi.

— Tu veux dire passer toute la nuit dehors ?

— Oui ! Tu t'es déjà baladé sur les bords du fleuve, au petit matin, quand la brume noie la ville dans le flou d'une aube à peine naissante ? Tu ne distingues que des ombres fantomatiques qui semblent émerger de l'onde pour venir te hanter. C'est magique, tu as l'impression d'être dans un autre monde plein de mystères et de danger qui te donnent des frissons.

— C'est comme ça que tu dragues ? La peur pousse l'éventuelle victime à se jeter dans tes bras ?

Flavien éclata de rire et après avoir réglé l'addition, l'entraîna au hors du restaurant. Ils déambulèrent sur les pavés humides de la vieille ville laissant leurs pas les porter au hasard d'un néon ou d'une enseigne, d'une musique ou d'un bouquet de rires... Flavien ne pensait plus à Léo, il se dit que cela faisait déjà un moment que le visage de Bruno s'était substitué à celui de son ex. Il se garda bien pourtant d'aller plus loin avec ce nouvel ami trop fragile qui n'avait encore probablement pas fait ses choix. Au fond, Flavien se disait que cela n'avait pas vraiment d'importance s'ils ne baisaient pas. Il était bien avec ce mec, il ressentait à ses côtés les prémices d'une histoire en devenir, appréciant ces instants emplis de promesses, faits de peut-être, de pourquoi pas, et de qui sait ? Si leurs mains se frôlaient, c'était toujours fortuitement délicieux, si leurs yeux se croisaient, c'était un

espoir hésitant qui s'y lisait. Et si parfois leurs lèvres étaient un peu sèches, appelant un bout de langue malicieux et tentateur, ils préféreraient mettre ça sur le compte de la chaleur ambiante. L'alcool rendait Bruno disert, et souvent audacieux dans ses élans. Flavien se sentait fondre au son de son rire franc et un peu enfantin.

Lorsqu'à l'aube, ils allèrent se promener au bord du Rhône, c'est tout naturellement que leurs mains se trouvèrent et s'enlacèrent pour ne plus se perdre jusqu'à l'appartement de Flavien. À leur entrée, Sherman poussa un miaulement déchirant, manifestant ainsi le lâche abandon dont il venait d'être victime. Bruno déposa les viennoiseries sur la table de la cuisine et se pencha pour caresser le chat. Ce dernier, d'abord offusqué de tant d'outrecuidance, se recula. « Non, mais ! Ils n'avaient même pas été présentés ! » Léo venait à peine de débarrasser le plancher, il n'allait pas encore devoir supporter un de ces humains stupides ?!

— Salut, je suis Bruno, un ami de ton maître, et toi, je suppose que tu es Sherman ? Il m'a beaucoup parlé de toi, tu sais.

Flavien sentit monter une irrésistible envie de rire en voyant Bruno, sans gêne aucune, faire la conversation à son chat le plus sérieusement du monde. Mais il en était heureux. Une fois de plus, il démontrait son caractère fantasque, mais surtout aimant et généreux. Pourquoi accordait-il tant d'importance à la critique familiale, lui qui se moquait de l'opinion des autres ? Ou alors, songea-t-il avec une joie immense, Bruno était suffisamment bien à ses côtés pour être lui-même.

Lorsqu'ils s'attablèrent pour déjeuner, Sherman sauta sur la table, accepta le morceau de croissant que lui tendait Bruno, et vint s'installer au centre de la table en observateur. Ce nouveau venu dans la vie de son maître lui plaisait bien finalement. Il avait une voix douce, un sourire agréable et

ses joues rondes montraient qu'il aimait sûrement manger, pas comme l'autre qui passait devant chaque espace miroitant en observant si par hasard un méchant bourrelet n'était pas né pendant la nuit. Non, celui-là mordait sans complexe dans la chair croustillante et savoureuse. Au bout d'un moment, il fut pris d'un interminable bâillement qui laissa Sherman admiratif.

— Si tu veux aller te reposer, ma chambre est au fond du couloir, et la salle de bain juste à côté. C'est petit ici, tu ne risques pas de te perdre.

— Il faut que je te dise, je ne sais pas...

— Laisse tomber, j'ai du boulot de toute façon, je ne viendrais pas t'embêter.

Bruno opina en rougissant légèrement, puis comme il tombait vraiment de sommeil, se dirigea vers le lieu indiqué et se laissa choir sur le lit de Flavien comme une vieille serviette lessivée. En fait, Flavien avait menti, il n'avait rien de spécial à faire. Il rangea les vestiges du petit-déjeuner, nourrit Sherman, alla chercher une couverture dans le placard et s'allongea sur le divan, le chat à ses pieds. Chacun dans son rêve, ils entendirent à peine le cœur de la ville se mettre à battre de plus en plus fort, les bruits de la rue qui s'éveille et, au loin, les cloches dominicales appelant les fidèles pour la messe.

\*\*\*

Flavien, du fond de son sommeil, entendit vaguement un bruit de vaisselle, mais ce fut le fumet agréable d'une pizza qui lui fit ouvrir définitivement les yeux. À ses pieds, Sherman n'était plus là et le soleil dont il voyait les derniers rayons par la fenêtre commençait à décliner. Il sauta hors de sa couche et se dirigea vers la cuisine. Bruno, la taille ceinte

d'un tablier, sortait une pizza du four. Il avait mis la table, fait une salade, et préparait à présent une crème dessert dans de petits ramequins qu'il mettait au fur et à mesure dans le frigo.

— Où as-tu trouvé tout ça ? C'est dimanche !

— Chez l'épicier du coin de la rue. Enfin, sauf la pizza, elle vient du camion qui est sur la place.

— Je ne t'ai même pas entendu sortir !

— Je sais, tu dormais comme un bébé. J'aime bien te regarder dormir, tu as une petite moue boudeuse au coin des lèvres, comme si tu étais en colère, même dans ton sommeil.

Flavien voulut rétorquer qu'il n'aimait pas trop ce genre d'espionnage, mais devant le visage candide de Bruno, il se sentit fondre. Puis réalisant tout à coup ce que signifiait cette réaction, il s'en émeut. « *Merde, je suis en train de tomber amoureux, moi !* »

Silencieux, il s'assit et commença à découper la pizza. Que pouvait-il attendre de Bruno ? De son propre aveu, le jeune homme ne savait pas où se situer. Certes, Flavien pensait qu'il n'aurait pas de grands efforts à faire pour qu'il glisse jusqu'à son lit, mais après ? Allait-il culpabiliser et s'enfuir en courant ? Ou bien avait-il à son égard des sentiments réels qui ne demandaient qu'à éclore ? Flavien avait tout à coup la sensation d'une situation irréversible. Il était amoureux et allait souffrir. Par inadvertance, il leva les yeux et croisa le regard de Bruno posé sur lui.

— Tu as l'air fâché ? Tu sais, la petite moue dont je parlais tout à l'heure...

— J'ai un problème : je ne sais pas pourquoi tu es là.

— Que veux-tu dire ? réagit-il étonné, c'est toi qui m'as invité !

— Je sais, c'est pas ce que je veux dire... Tu me plais beaucoup... Mais j'ignore si, toi, tu es là par amitié ou s'il y a quelque chose de plus, tu comprends ce que je veux dire ?

— Je ne suis pas stupide ! Je suis bien avec toi, mais mes seules expériences en matière amoureuse sont féminines et j'ignore tout de mes réactions si par exemple tu m'embrassais. Je ne veux pas rompre notre relation, c'est la première fois que je suis à l'aise avec quelqu'un, mais j'ignore totalement si je suis prêt à aller plus loin.

Flavien se leva, fit le tour de la table et déposa un baiser sur les lèvres de Bruno. Ce dernier, surpris, eut un léger mouvement de recul puis, après une brève hésitation, lui rendit son chaste baiser.

— Et alors ?

— Agréable... Mais...

Flavien ne lui laissa pas le temps d'en dire plus et prit ses lèvres, cette fois fermement, et de sa langue força le barrage des lèvres de Bruno qui non seulement le laissa faire, mais insista pour jouer les prolongations.

— Alors ? insista-t-il.

— Je te répondrai après la crème dessert.

Pourtant, Flavien dut encore attendre sa réponse jusqu'au soir, car, la table débarrassée, ils décidèrent d'entreprendre la décoration du sapin. Bruno fouillait dans les caisses de décorations comme s'il se fut agi d'y trouver un trésor. Son visage s'éclairait à chaque trouvaille et s'illuminait comme s'il avait subitement retrouvé son âme d'enfant.

— Tu sais, j'adore Noël. Je me souviens, quand on était mômes, mon frère, ma sœur et moi, nous guettions le père Noël du haut de l'escalier qui menait aux chambres. On s'amusait bien tous les trois.

— Quand les choses ont-elles changé ?

— Je ne sais pas trop... Je pense que c'est lorsqu'ils sont entrés à l'université. Tout à coup, je suis devenu « le petit », celui à qui on ne peut pas tout dire, celui qui ne peut pas comprendre... Celui qu'on largue... et qui se laisse larguer parce qu'il n'a plus de piliers sur lesquels se reposer. Peu à peu, je pense que je suis devenu invisible. Celui qui ne faisait jamais de vague, qui avait une scolarité médiocre et peu d'ambition... Je crois qu'on a terminé, dit-il en allant brancher le sapin revêtu de sa luxueuse parure de fête.

Flavien s'approcha de lui, passa son bras autour de ses épaules et le serra contre lui. Ils allèrent s'asseoir sur le canapé et restèrent là une bonne heure, dans le silence de cette soirée d'hiver, à regarder le soir tomber et l'épicéa scintiller de mille feux au rythme des clignotants. Sherman, discrètement, était venu se glisser sur leurs genoux.

— Tu sais, Flavien, c'est la première fois que je me sens vraiment bien avec quelqu'un. Je devrais rentrer chez moi, mais je n'en ai pas le courage.

— Tu peux rester, si tu veux...

— Ma famille va se demander où je suis. Et puis que va-t-il se passer si je reste ?

— Tu sais, je suis patient, je sais attendre. Et si tu finis par dire non, on peut toujours rester amis.

— Mais tu ne ressens pas que de l'amitié pour moi, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, je crois que je suis tombé un peu amoureux. Je ne m'y attendais pas, mais c'est comme ça. J'ai pas envie de me poser de questions.

— Et ton ex ?

— Tu viens de le dire, c'est mon ex... Tu es tellement différent de lui ! J'aime ta douceur, ta lenteur à regarder le monde, comme si tu prenais vraiment le temps de l'observer. Et tu fais pareil avec les gens. Les choses vont si vite aujourd'hui...

— C'est pour ça sans doute que l'on vieillit plus rapidement...

Flavien sourit, s'approcha de son visage qu'il caressa tendrement de sa main libre. Lorsqu'il embrassa Bruno, ce dernier, loin de se dérober, répondit avec une ardeur qui le surprit. Encouragé par cet accueil, il laissa sa main s'égarer sur ses épaules, descendre le long de son dos avant de glisser sur ses hanches.

— Qu'est-ce que tu fais ? murmura Bruno dans un souffle.

— Je fais plus ample connaissance.

Lorsque leurs corps se rapprochèrent et qu'ils poussèrent plus loin l'exploration réciproque de leur personne, la nuit s'était de nouveau chargée de nuages neigeux prêts à s'épandre sur la ville. Sherman, chassé et offusqué de se voir relégué au rang d'importun, s'en alla boudier sur le tabouret près de la vitre. Par chance, les premiers flocons de neige s'éparpillaient sur la ville, couvrant les arbres et les toits d'une légère couche immaculée qui laissait espérer un Noël blanc. Ils tombaient en tourbillonnant harmonieusement, suivis du regard par le félin désœuvré et abandonné, qui sentait subitement renaître son âme de chasseur.

\*\*\*

Tard, dans la soirée, Flavien raccompagna Bruno jusque chez ses parents. Ils n'osèrent pas s'embrasser de crainte de tomber sur un voisin ou un membre de la famille. Flavien se disait qu'un amour naissant était bien trop fragile pour être bousculé. Et puis le flirt ne restait-il pas, quoi qu'on

en dise, le meilleur moment d'une relation ? D'accord, c'était un peu désuet, mais tellement délicieux ! En fait, il ressentait une impression bizarre. Noël n'avait jamais eu pour lui une si grande importance. Il y avait bien longtemps qu'il ne croyait plus au père Noël. Pourtant, cette année, les choses n'étaient pas comme d'habitude. Bruno faisait ressurgir les souvenirs des Noël's heureux du passé et l'innocence d'une enfance perdue en cours de route. C'est pourquoi il ne souhaitait pas brusquer les choses, et surtout ne voulait pas perdre cet homme qui pourrait bien se révéler être le bon cette fois. Un amour qui remplit une vie et en adoucit ses vicissitudes.

En rentrant chez lui, nostalgique et heureux, il passa devant une droguerie qu'il n'avait jamais remarquée auparavant. Sans doute parce qu'il était toujours pressé et ne prenait jamais le temps de regarder autour de lui. Dans la vitrine décorée de santons, de maisons en bois et de neige artificielle, un ange était posé là, près d'un sapin miniature. Vêtu de blanc et d'une quinzaine de centimètres, il avait un visage rond et rose encadré de boucles blondes qui lui rappelèrent Bruno. Le magasin étant fermé, il se promit de revenir le lendemain.



### III

Le lundi matin, Flavien avait toujours un mal fou à se lever. Même s'ils ouvraient la boutique à neuf heures, la mise en train restait difficile. Après avoir nourri et fait la conversation à Sherman *comme tous les matins*, il se décida enfin à sortir. Il était en retard, *comme tous les lundis*, et Gwen allait piquer sa crise, *comme d'habitude...* Pourtant, pour Flavien, quelque chose avait insidieusement changé. Ce jour-là, il découvrit ce qu'était l'attente ! Il remarqua bien du coin de l'œil l'air préoccupé de son associé, mais ne cessa d'aller et venir de la vitrine à son bureau, l'esprit empli de Bruno et le cœur impatient. Lorsqu'un client potentiel se présentait, ils l'écoutaient distraitemment, chacun plongé dans ses propres pensées, rangeant au fil des heures des choses qui n'avaient pas besoin de l'être. Ainsi, la matinée s'étira-t-elle laborieusement pour les amener aux abords du déjeuner. C'est finalement l'étrange silence qui s'était insinué entre eux qui finit par les alerter. Nous étions à quelques jours de Noël, et tous deux, loin de nager dans l'euphorie générale, tiraient une triste mine.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Flavien à son ami et associé, enfin revenu à la réalité.

— Rien d'important.

— Tu n'as pas franchement la tête d'un type épanoui en ce moment !

— Rien d'important, je te dis. Et toi, tu en es où avec ce mec ?

— Je suis amoureux, mais je ne le crois pas prêt pour une relation suivie. Tu ne veux vraiment rien me dire, je vois bien que quelque chose te tracasse... C'est Marina ?

— Je crois qu'elle a quelqu'un d'autre.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Elle est distante, ailleurs. Tout ce que je dis semble l'ennuyer... Je suis certain qu'elle préférerait être avec un autre, je bosse trop.

— Elle est peut-être simplement préoccupée... Elle n'a pas forcément un amant. Les femmes ont toutes sortes de choses en tête !

— Pas nous ?

— Nous sommes du genre basique. On se prend moins le chou.

— En même temps, c'est pas comme si tu étais expert en matière de femmes !

— J'ai grandi au milieu de quatre femmes d'âge différent, je te rappelle... J'en sais probablement plus que toi. Crois-moi, les hommes ne sont pas leur unique préoccupation. Je serais toi, je lui offrirais un bouquet de roses, je l'inviterais à dîner dans un endroit romantique, et je lui poserais directement la question.

— Tu veux qu'entre la poire et le fromage je lui demande si elle s'envoie quelqu'un d'autre ?

— Mais non, crétin ! Montre-toi simplement attentif à son mal-être. Dis-lui que tu sens qu'elle ne va pas bien, et que le mieux, c'est d'en parler tous les deux.

Gwen réfléchit un moment puis, déposant les paquets qu'il tenait sur le comptoir, il se tourna vers Flavien.

— Tu ne m'en voudras pas si je te laisse tout le boulot sur les bras ?

— Non, j'assure, file. Je ferai la fermeture. Prends ton après-midi.

Resté seul, Flavien termina de ranger les colis, puis servit encore quelques clients. Il était presque quinze heures et il n'avait toujours pas de nouvelles de Bruno. S'offrant une pause, il accrocha une pancarte sur la porte, puis ferma la boutique vingt minutes pour se rendre au Starbucks du coin de la rue. Là, il commanda leur nouveau Christmas Brûlée Latte dont il raffolait, et l'accompagna d'une Hot Box. Il rapporta le tout à la boutique, espérant, un peu naïvement sans doute, trouver Bruno sur le palier. Hélas, le seuil était désespérément désert. L'après-midi s'étira encore plus lamentablement, et, lorsqu'il rentra chez lui vers vingt-deux heures, son ami n'avait toujours pas donné signe de vie.

Durant la semaine qui suivit, l'afflux de clients en cette période de Noël, toujours très agitée les trois derniers jours, l'obligea à penser à autre chose. Gwen, quant à lui, était d'une humeur guillerette presque insupportable. En fait, Marina était tout simplement enceinte et se demandait comment il allait prendre la nouvelle. Bien, apparemment, si on en jugeait le sourire béat du futur papa. Malheureusement pour Flavien, à deux doigts de l'enfermer dans l'arrière-boutique, il devait supporter d'entendre chantonner Petit papa Noël toute la journée. Et même pas juste ! Une vraie torture. Néanmoins, il n'avait pas le cœur à brimer la joie bien compréhensible de son meilleur ami. Et puis dans le fond, malgré ses jérémiades, il était heureux pour lui. Son bonheur était presque le sien. N'eût été ce silence inexplicable, tout aurait été pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Alors ? Comment ça va avec ton nouveau mec ? demanda Gwen en train d'installer en rayon le dernier Assassin's Creed alors que Flavien effaçait des écrans les trop nombreuses traces de doigts.

— Je n'en sais rien, c'est calme plat. Je pense qu'il s'est absenté quelques jours.

— Il pourrait téléphoner !

— Je sais. Il doit avoir ses raisons pour ne pas le faire.

— Je suis désolé, qu'est-ce que tu fais pour Noël ? Tu vas voir ta mère ?

— Je ne pense pas, elle est en Allemagne, chez sa sœur. Je pense y aller pour le Nouvel An.

— Viens avec nous pour le réveillon. Tu ne vas pas rester seul ! Personne ne devrait être seul pour Noël.

— Non, vous n'avez pas besoin d'une face de carême ! Je vais me faire un petit réveillon avec Sherman puis aller à la messe de minuit.

— Toi ? À la messe ?

— Eh ! J'ai été enfant de chœur, je te signale. Et j'adorais ça. Enfin, c'est gentil de me l'avoir proposé.

Ce soir-là, avant de rentrer, il passa chez le traiteur pour lui commander un faisan au marron et deux médaillons de foie gras, acheta une bonne bouteille et une boîte de chocolats. Bref, de quoi passer un petit réveillon en solitaire. Pour finir, en passant devant la droguerie, il entra acheter l'ange de la vitrine.

\*\*\*

La journée du réveillon s'éternisa lamentablement pour Flavien. Les flocons qui tombaient dru à l'extérieur virevoltaient aussi dans sa tête sous forme de questions sans réponses. Que s'était-il passé pour que Bruno le laisse ainsi sans aucune nouvelle ? L'avait-il trop brusqué ? S'était-il trompé sur son consentement ? Avait-il eu un mot, une parole, ou un geste qui l'avait indisposé ? Comment savoir dans ce silence qui alimentait ses angoisses ?

Ce soir-là, ils fermèrent plus tôt, et c'est le cœur lourd qu'il tourna la clef dans la serrure, après l'une de ses brèves visites à Franck à qui il avait remis un double des clefs de la boutique afin qu'il puisse s'abriter du froid. Impatient, Sherman vint aussitôt se frotter contre sa jambe, mettant un peu de baume sur son cœur meurtri. Une chance que sa boule de poils soit là ! Il y avait au moins un être vivant pressé de l'accueillir chez lui. Une présence qui emplissait l'appartement et ne laissait pas le monopole au vide. En fin de compte, il n'était pas entièrement seul un soir de Noël, n'est-ce pas, puisqu'il y avait Sherman ?

Il déposa avec lassitude ses achats sur la table de la cuisine, se sentant pathétique, puis prit le chat dans ses bras, étouffant un sanglot qu'il noya dans la fourrure épaisse du matou. Était-ce pour cela qu'il avait supporté les facéties de Léo ? Pour fuir la solitude ?

En guise de soutien, Sherman frota affectueusement sa moustache contre sa joue. Flavien reposa délicatement le félin sur le canapé et se décida à aller prendre sa douche, un peu paresseusement. Hésitant, il renonça finalement à sa première tentation qui fut d'enfiler son pyjama et sa robe de chambre. Il fallait qu'il s'oblige à sortir ce soir, peu importait où, mais il devait voir du monde.

Soigneusement, il choisit un pull blanc épais et un pantalon en soie sauvage qu'il gardait pour les grandes occasions. Il alluma la chaîne et y déposa un CD de Noël, histoire de se mettre dans l'ambiance. Après avoir allumé le sapin, il se laissa enfin choir dans le fauteuil. Il était là, à rêver à de jours meilleurs lorsqu'il entendit la sonnerie de la porte. Sans doute sa chieuse de voisine qui avait pris la sale habitude de venir l'emmerder chaque fois que son PC se rebellait devant le traitement indigne qu'elle lui infligeait. C'était si pratique, un gentil jeune homme qui réparait ses conneries. Sauf que, ce soir, il n'était pas d'humeur ! Grognon, il ouvrit la porte à contrecœur, surpris de trouver derrière celle-ci le mec de ses pensées, les joues rouges comme des Starkings et le col relevé sur sa frilosité.

— Toi ?

— Je te dérange ?

— Non, mais après presque une semaine de silence, je pensais que tu ne voulais plus me voir. Pourquoi m'as-tu laissé sans nouvelle ?

— Si tu me laisses entrer, je t'explique.

Flavien s'effaça pour le laisser passer puis, déboutonnant son manteau, il le lui retira en le serrant dans ses bras.

— Pardon si je me suis montré maladroit. Et pour ma mauvaise humeur aussi.

— Ne dis pas n'importe quoi tu t'es toujours très bien comporté avec moi. Quant à la mauvaise humeur, je comprends... En fait, j'étais à Paris. Mon père tenait à ce que je l'accompagne lors de quelques rendez-vous afin de me présenter officiellement comme son successeur.

— Et le téléphone ? Ça existe, quand même !

— Je voulais réfléchir aussi... J'avais besoin de m'assurer que je faisais le bon choix avant de faire voler en éclats l'ancien moi. Quand je m'engage, je ne le fais pas à la légère, quel que soit le domaine. Et il me semble que tu mérites des certitudes quant à mon implication dans notre relation amoureuse. Je ne voulais pas me rendre compte une fois un pied dans ton lit que, finalement, le sexe entre mecs ce n'est pas pour moi, et que je ne t'aime pas. Il me fallait du temps loin de toi. Si j'avais entendu ta voix au téléphone, j'aurais craqué, et j'aurais été incapable d'analyser mes sentiments et mes désirs. Je te demande pardon pour ce silence. Tu m'en veux beaucoup ?

— Je suppose que si tu es là, c'est que tu as trouvé tes réponses.

Bruno se retourna et, passant ses bras autour du cou de Flavien, il prit ses lèvres et ne les lui rendit qu'après un interminable baiser qui plongea le corps de Flavien dans une volupté telle qu'il ne put dissimuler l'expression de son désir.

— C'est assez explicite comme ça ?

— Oui.

Bruno se frotta contre l'érection qu'il sentait contre son aine.

— Toi aussi tu es explicite, commenta-t-il en riant doucement.

— Excuse-moi... Tu m'as un peu trop manqué apparemment...

— Ne t'excuse pas, j'en suis égoïstement heureux. Je suis prêt à tout essayer avec toi, si tu le désires. Le sexe, et même une vie à deux si tu le souhaites toi aussi.

— Si tu savais à quel point ton absence a été difficile à supporter ! Je t'aime, et bien sûr que j'ai envie de faire un bout de chemin avec toi. Tu sais, c'est la première fois que je ressens pour quelqu'un des sentiments

aussi forts et un désir aussi puissant... Je n'ai jamais vraiment cru au grand amour, celui qu'on décrit dans les films et dans les romans, pas plus qu'au père Noël, aux miracles ou aux anges... Pourtant, cette année, Noël m'a apporté le plus merveilleux des cadeaux, toi, un ange blond et doux qui a les yeux de l'amour. Peu importe si tu ne dois être que de passage dans ma vie, je me contenterais de ce que la providence et toi voudrez bien me donner.

Bruno s'éloigna de Flavien et alla jusqu'au mini bar se servir un verre.

— Je peux ?

— Bien sûr... Sers-m'en un aussi.

— J'ai parlé à mes parents, dit le jeune homme, en lui tendant son verre de Martini. Je leur ai parlé de toi, de ce que j'éprouvais et de ce que j'étais... Je sais que ma vie, c'est toi, et je le leur ai dit.

— Tu as osé faire cet aveu ? Comme ça ?

— Oui... C'était assez bizarre du reste. Lorsque j'ai commencé à parler, mon père a voulu m'interrompre et je lui ai dit de se taire. Il a été tellement surpris qu'il m'a laissé débiter ma tirade sans tenter d'en placer une. J'ai tout déballé, mes frustrations, mes désirs et surtout mon amour pour toi.

— Comment a-t-il réagi ?

— Il souhaite te rencontrer... Je comprendrais que tu ne veilles pas cependant.

— Pourquoi pas ? À condition que tu sois d'accord.

— Tu es invité ce soir pour le réveillon, avec toute la famille. Tu te sens de taille à les affronter ? Ils vont te soumettre à la question. Mon père va essayer de te faire comprendre que tu n'es pas un homme pour moi, quant à

ma sœur et mon frère... J'ignore ce qu'ils pensent. Mais attends-toi à quelques coups bas quand même.

— Je crois que je suis bien armé pour leur faire face. De toute façon, j'affronterais la terre entière pour toi.

Avant de partir, Flavien donna le paquet cadeau qu'il avait fait faire chez le droguiste à Bruno.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le jeune homme en ôtant fébrilement le papier.

— Une babiole.

— J'adore les surprises !

Il regarda l'ange avec un sourire.

— Il est mignon !

— Il te ressemble.

— C'est vrai... On va le mettre en haut du sapin. Ce sera notre première décoration de Noël en tant que couple. Notre mascotte.

Avec un grand sourire, Bruno plaça la figurine au sommet de l'arbre. Flavien colla son torse contre son dos, ses bras entourant sa taille. Admirant l'ange qui prenait de l'altitude, il embrassa dans le cou son nouveau et officiel petit ami.

— On devrait y aller, je ne voudrais pas arriver les mains vides chez toi. Il y a une boutique où ils font des mets fins, j'ai vu des corbeilles à offrir, je pense que ça fera l'affaire, qu'en dis-tu ?

— C'est parfait ! De toute façon, c'est toi qu'ils veulent déguster, pas tes spécialités !

Ils sortirent de l'appartement en riant. Flavien voguait sur un petit nuage rose. Ces quelques jours avaient complètement changé Bruno. Le garçon timide avait pris de l'audace, et le voile de tristesse qui troublait souvent le bleu de son regard s'était déchiré pour faire place à un petit air espiègle et amusé. Flavien était persuadé qu'il trouvait la situation très piquante, peut-être se sentait-il vengé de ces années où il avait vécu en retrait des autres. Sans s'en rendre compte, il avait fait éclater la bulle dans laquelle il s'était enfermé de lui-même.

Bruno ne s'était pas trompé. Si sa mère l'accueillit avec amabilité, malgré une légère gêne, son père l'abreuva de questions, anodines, mais souvent entrecoupées de remarques insidieuses sur ses penchants, ses goûts, ses mœurs. Si la sœur restait silencieuse, l'étudiant avec attention du coin de l'œil, le frère, lui, ne se privait pas de combler les blancs dans la conversation de son père. C'était un jeu dont ils avaient dû convenir à l'avance. À moins qu'ils soient coutumiers du fait. Bruno, à présent, avait du mal à contenir son mal-être. De la colère ? De la honte ? Comment savoir ? Au moment du dessert, Flavien comprit qu'il lui fallait agir. Non pas pour lui, il se foutait éperdument de ce que ces gens pensaient de ce qu'il était et de sa façon de vivre, mais pour l'homme qu'il aimait et qui, sous la pression, semblait vouloir retourner dans cette maudite bulle. Hors de question qu'il accepte cela. Pas après tous les efforts et le courage qu'il avait fallu à Bruno pour s'en extraire.

— Je crois, Monsieur, que nous avons fait le tour de la question, assenatt-il d'un ton sec et assuré. Je suis gay, je l'ai toujours été. J'aime les hommes, c'est comme ça. Je n'ai nul besoin de votre approbation pour être moi-même. Je suis amoureux de Bruno, et il semblerait que mes sentiments soient partagés. Il me semble qu'il a l'âge de faire ses choix et de vivre sa vie comme il l'entend sans avoir besoin de votre accord.

Il saisit l'une des serviettes en papier au décor de fêtes et nota son adresse avec application.

— Si Bruno le veut, nous allons vivre ensemble. Je vous laisse mon adresse, vous saurez où nous trouver si l'envie vous en prend. Pour l'instant, je me vois dans l'obligation de vous quitter, dit-il en regardant sa montre, j'ai promis à Bruno de l'emmener à la messe de minuit. Je ne voudrais pas être en retard.

Il remercia la maîtresse de maison puis alla prendre son ami par les épaules.

— On y va ?

Ce dernier sourit et se leva pour le suivre. Sur le pas de la porte, Flavien se retourna et regarda ses hôtes, sidérés par son audace.

— Je vous remercie pour ce délicieux dîner et cette aimable et édifiante conversation. Je reste à votre entière disposition.

Une fois à l'extérieur, il regarda Bruno. N'avait-il pas été trop loin avec les siens ? Après tout, c'était sa famille, et leur relation avait à peine éclos. N'avait-il pas préjugé des sentiments de Bruno ? Il le prit dans ses bras et passa la main dans ses cheveux, il adorait plonger ces doigts dans ce bouquet de boucles dorées.

— J'y suis sans doute allé un peu fort, non ? Excuse-moi.

— Pas du tout, ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient. Ton mépris était égal au leur, ils ont, je pense, trouvé à qui parler. Et moi, j'ai hérité d'un ardent défenseur.

— Je t'aime, murmura Flavien en effaçant les flocons de neige qui mouillaient son visage.

— Il est tôt pour la messe, tu tiens vraiment à y aller ?

— Pas vraiment, j’ai juste envie d’être avec toi, répondit Flavien.

— Et moi, j’ai envie de t’aimer, d’être à toi... Et puis Sherman risque de se sentir très seul ce soir. En plus, il neige tellement qu’on ne voit pas la route.

— Alors, on rentre, dit-il en le prenant contre lui, le serrant contre son corps.

Heureux à la puissance quatre, Flavien leva son visage vers le ciel sombre dans lequel une seule lueur tentait de percer, tremblotante.

— Tu as vu ? demanda-t-il à Bruno, la montrant de l’index.

— Quoi ? Cette étoile qui brille toute seule dans le ciel ? C’est bizarre, elle est en train de disparaître. Tu crois qu’elle va mourir ?

— Oui, mais elle s’est déjà réincarnée. Elle est venue me rejoindre pour éclairer ma vie... Et outre le fait qu’elle ne va probablement pas tarder à se dévergonder dans mon lit, j’espère qu’elle vivra longtemps à mes côtés. Très longtemps.

Bruno déposa un baiser mutin et ému sur les lèvres glacées de Flavien. Les deux hommes hâtèrent le pas en riant, croisant quelques passants, fantômes anonymes que l’on distinguait à peine à travers le rideau neigeux. Ils marchaient vite, en silence, leurs mains entrelacées sur la promesse d’un avenir radieux.

Fin

